

bien sans qu'on le leur dise. Ceux d'avant et ceux d'après, les hommes de soixante ans, par qui nous avons été sacrifiés, et les hommes de vingt ans, pour qui nous nous sommes sacrifiés, s'en fichent pas mal; et quand même ils ne s'en ficheraient pas, ils ne le croiront jamais; et quand même ils le croiraient, ils ne le sauront jamais, quoi qu'on leur en die¹. C'est ici le principe même de l'enseignement de l'histoire.

Il suit qu'on trouvera dans ce cahier cette même ardeur de laïcisation qui emplit toute la vie de ces hommes, qui chez quelques-uns dégénéra en une fureur obstinée, mais chez d'autres aussi se maintint comme une simple ardeur de combat, comme une belle ardeur joyeuse. C'est une règle absolue depuis le commencement de ces *Cahiers*, c'est notre principe même et notre fondamental statut et, je pense, le meilleur de notre raison d'être que l'auteur est libre dans son cahier et que je ne suis là que pour assurer le gouvernement temporel de cette liberté.

Cette règle fondamentale n'a jamais souffert aucune exception. Elle n'allait pas en souffrir une

1. Allusion au « quoi qu'on die » de Trissotin dans *Les Femmes savantes*, acte III, scène II.

quand la copie m'était apportée par un des hommes à qui je suis le plus attaché.

Cette règle fondamentale, obstinément suivie depuis quinze ans, et qui sera suivie aussi longtemps que la maison sera debout, nous a coûté cher. C'est à elle, et à elle presque uniquement, que nous devons les quinze années de pauvreté par lesquelles nous venons de passer. C'est à elle que nous devons celles qui nous attendent. Et encore, quand je dis que c'est de la pauvreté, c'est par décence et moi-même je manque un peu à mes définitions. Nous savons très bien qu'il n'y a d'argent que pour ceux qui entrent dans les partis et qui font le jeu des partis. Et quand ce ne sont pas les partis politiques il faut au moins que ce soient les partis littéraires.

Telles sont pourtant les mœurs de la véritable liberté. Être libéral, c'est précisément le contraire d'être moderniste et c'est par un incroyable abus de langage que l'on apparente ordinairement ces deux mots. Et ce qu'ils désignent. Mais les abus de langage les moins indiqués sont toujours ceux qui réussissent le mieux. Et c'est ici une incroyable confusion. Et je ne hais rien tant que le modernisme. Et je n'aime rien tant que la liberté. (Et en elle-même, et n'est-elle point la condition irrévocable de la grâce.)

Disons les mots. Le modernisme est, le modernisme consiste à ne pas croire ce que l'on croit. La liberté consiste à croire ce que l'on croit et à admettre, (au fond, à exiger), que le voisin aussi croie ce qu'il croit.

Le modernisme consiste à ne pas croire soi-même pour ne pas léser l'adversaire qui ne croit pas non plus. C'est un système de déclinaison mutuelle. La liberté consiste à croire. Et à admettre, et à croire que l'adversaire croit.

Le modernisme est un système de complaisance. La liberté est un système de déférence.

Le modernisme est un système de politesse. La liberté est un système de respect.

Il ne faudrait pas dire les grands mots, mais enfin le modernisme est un système de lâcheté. La liberté est un système de courage.

Le modernisme est la vertu des gens du monde. La liberté est la vertu du pauvre.

Je dois rendre cette justice à nos abonnés que dans ce gouvernement de la liberté ils nous sont demeurés admirablement fidèles. C'est leur honneur. Et c'est le nôtre. J'ai reproché souvent à nos abonnés de n'être point assez nombreux. Et cette année je le leur reproche au moins autant que jamais. Mais j'avoue que c'est un reproche qui va tout de même un peu plutôt à celui qui n'en est pas qu'à celui qui en est. Ceux qui en sont ont

parfaitement compris, je veux dire qu'ils savaient d'avance aussi bien que nous ce que sont les mœurs de la véritable liberté.

Encore un mot que je n'aime pas, mais enfin la *vie* même requiert la liberté. Une revue n'est vivante que si elle mécontente chaque fois un bon cinquième de ses abonnés. La justice consiste seulement à ce que ce ne soient pas toujours les mêmes, qui soient dans le cinquième. Autrement, je veux dire quand on s'applique à ne mécontenter personne, on tombe dans le système de ces énormes revues qui perdent des millions, ou qui en gagnent, pour ne rien dire. Ou plutôt à ne rien dire.

Nos abonnés l'ont parfaitement compris, il faut leur faire cet honneur. Autant que nous ils ont le goût, le respect de la liberté. Ils nous l'ont montré par cette belle fidélité de quinze ans. Ils sont, autant que jamais, trop peu nombreux. Mais ceux qui y sont, y restent.

Par cette dure méthode, par cet unique système de recrutement ne se manifeste point un commun abaissement fondé sur un incessant échange de concessions mutuelles, que l'on se passe incessamment des uns aux autres, mais c'est ainsi que nos cahiers se sont peu à peu formés comme un lieu commun de tous ceux qui ne trichent pas. Nous sommes ici des catholiques

qui ne trichent pas; des protestants qui ne trichent pas; des juifs qui ne trichent pas; des libres penseurs qui ne trichent pas. C'est pour ça que nous sommes si peu de catholiques; si peu de protestants; si peu de juifs; si peu de libres penseurs. Et en tout si peu de monde. Et nous avons contre nous les catholiques qui trichent; les protestants qui trichent; les juifs qui trichent; les libres penseurs qui trichent; les Lavis¹ de tous les partis; les Laudet² de tous les bords. Et ça fait beaucoup de monde. Outre que tous les tricheurs ont une sûreté pour se reconnaître entre eux et pour s'appuyer; une sûreté infailible; une sûreté invincible; pour se soutenir; une sûreté inexpiable. Une sûreté d'instinct, une sûreté de race, le seul instinct qu'ils aient, qui n'est comparable qu'à la sûreté profonde avec laquelle les médiocres reconnaissent et appuient les médiocres.

1. Ernest Lavis (1842-1922), né à Nouvion-en-Thiérache, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire, professeur d'histoire moderne à la Sorbonne, de l'Académie française (1892), directeur de l'École normale supérieure depuis 1904. Péguy s'en prendra vivement à lui dans *L'Argent suite* (neuvième cahier de la quatorzième série, 27 avril 1913). Il lui reproche en particulier la réforme de l'École normale supérieure, laquelle fut intégrée dans l'Université de Paris par décret du 10 novembre 1903, entré en vigueur le 12 novembre 1904.

2. Fernand Laudet (1860-1933), directeur de *La Revue hebdomadaire* depuis 1905. Péguy s'en est pris à lui dans *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet* (deuxième cahier de la treizième série, 24 septembre 1911).

Mais au fond n'est-ce pas la même. Et ne sont-ils pas les mêmes. Si seulement nous les honnêtes gens nous étions fidèles à l'honnêteté comme la médiocrité est fidèle à la médiocrité.

Je ne comprends pas qu'il y ait une question des instituteurs. D'abord, s'ils étaient restés des maîtres d'école tout ça ne serait pas arrivé. Qu'ils fassent donc l'école, il n'y a rien de plus beau au monde.

Qu'ils ne s'y trompent pas, ils ont le plus beau métier du monde. Eux seuls ont des élèves. (Eux et les professeurs de l'enseignement secondaire.) Les autres ont des disciples. Les autres, c'est les professeurs de l'enseignement supérieur. Et c'est, hélas, l'écrivain.

Qu'on en fasse l'expérience, l'expérience est facile à faire. Que chacun s'examine attentivement. Que chacun regarde son être et redescende un peu dans sa mémoire. Qui sommes-nous. Sommes-nous l'étudiant innocent mais d'autant abusé qui suivait scrupuleusement les cours des sorbonnards? Non, nous ne sommes pas cette misère et nous ne sommes plus cette proie. Que tout homme ayant passé trente-cinq ans se regarde et se reconnaisse lui-même. Que